

L'UN DE NOUS DEUX

Blum et Mandel
Buchenwald
27-28 juin 1944

ACTE I

Le salon d'une maison étroite de petits bourgeois allemands. Meubles vulgaires, rideaux fanés. Les fenêtres sont partiellement obstruées par des planches de bois clouées à l'extérieur. Par les interstices on aperçoit plus loin une palissade surmontée de fils de fer barbelés, devant laquelle passe par moments la silhouette d'un soldat SS avec un chien en laisse. Sur un buffet, un poste de radio d'un modèle ancien. Cheminée avec des bibelots et le buste de Clemenceau par Sicard. À gauche, un billard. Sur un guéridon, un phonographe. Des cartes sur une table de jeu. Ailleurs des journaux empilés, Le Matin, Paris-Soir, des quotidiens allemands. Léon Blum puis Georges Mandel entrent du côté cour. On aperçoit un instant, dans la pièce qu'ils quittent, une table de salle à manger, non desservie.

BLUM. — Non.

MANDEL. — Non?

BLUM. – Non, Mandel, non, croyez-moi, vous n’auriez pas dû. Vous l’avez humilié.

MANDEL. – Humilié?... Le prisonnier a humilié son garde-chiourme. La belle affaire...

BLUM. – Avez-vous vu son visage, avant et après? Vous l’avez cinglé. « De vous, jamais... ». Il a chaviré.

MANDEL. – Quelle autre arme, dans cette geôle? Mépris, mépris, mépris. Quelle autre arme?

BLUM. – La même qu’ailleurs, la même toujours : écouter, parler, convaincre. Je l’observais pendant qu’il vous proposait ces livres. Depuis des mois je le regarde nous regarder, avec cet air d’enfant poussé trop vite, avec la blessure de son corps. Vous n’avez pas vu le coup d’œil qu’il a jeté à la ronde? Vous n’avez pas vu comment il a vérifié qu’il était seul avec nous, et que le commandant ne risquait pas de surgir? Vous n’avez pas vu sa rougeur quand il vous a parlé en français? Et Voltaire, et Victor Hugo qu’il poussait devant lui... On aurait dit qu’il les convoquait pour protéger son audace de timide, et peut-être son chagrin – ou bien sa honte.

MANDEL. – Sa honte! La belle affaire... Il n’est pas différent des autres. Comme tous les autres, il incarne l’Allemagne, l’Allemagne qui nous enferme, l’Allemagne qui nous exècre. C’est au nom des autres qu’il peut ouvrir cette porte, n’importe quand. Pour nous annoncer que le jeu est fini. Je le vois déjà. Il sera pâle. Il avancera comme un pantin aux gestes raides. Il sera dérisoire et glacé. Il se dirigera vers l’un de nous deux...

BLUM, *à mi-voix*. – L’un de nous deux...

MANDEL. – Tous les deux peut-être. Et il nous fera coller au mur. (*Les dents serrées, le regard fixe.*) À moins qu'il nous fasse suspendre à un croc de boucher.

BLUM. – Oh!

MANDEL. – Alors, ses états d'âme, vous savez... À lui tout seul, comme tous les autres, il est le Mal, il est la Mort. Il est la barbarie des barbelés. Il est ce camp tout proche, où on martyrise, où on torture et où on tue, ce camp d'où le soir nous viennent ces odeurs, ces odeurs... (*Un temps.*) Cet homme a sa part entière, entière, dans cette inhumanité... radicale.

BLUM. – Oh! non, non, ne dites pas cela! C'est trop d'abstraction. Non, ce garçon n'est pas l'Allemagne à lui tout seul. Il en est solidaire? Peut-être! Mais il n'en est pas forcément complice. Laissez-le s'évader de cette responsabilité-là, où les nazis l'enferment. Acceptez sa bonne foi, et sa maladresse. (*Un temps.*) Cette manière dont soudain il nous a parlé en français, avec ces mots qui se bousculaient... C'était comme une force comprimée qui jaillissait. Il tâtonnait. Il cherchait sa dignité.

MANDEL, *de plus en plus coupant.* – Sa dignité? Sa dignité! Mais je n'ai que faire de ses remords, de ses regrets, de son malaise. Je n'ai aucune envie, pardonnez-moi, de lui fournir un confort moral, et une bonne conscience. Sa dignité! Je ne suis comptable que de la mienne, figurez-vous. Le bourreau au cœur tendre, très peu pour moi.

BLUM. – Je revois son regard sur vous quand vous avez franchi cette porte – plus d'un an déjà!

MANDEL. – Treize mois et dix-neuf jours. (*Il montre du*

doigt un gros calendrier à feuilles amovibles accroché au mur qui indique la date du 27 juin 1944.)

BLUM. – Nous étions épuisés d’anonymat. J’ai eu un sentiment étrange. Visiblement il savait qui vous étiez, en France, votre place. C’est comme si, d’un seul coup, timidement, il vous rendait un peu à vous-même... (*un temps, et à voix plus basse*) et moi avec...

MANDEL. – Me rendre à moi-même ! Grand merci ! Je ne me suis jamais perdu ! Dans aucun des cachots de Pétain et de Hitler, ni à Chazeron, ni à Pellevoisin, ni à Aubenas, ni à Vals, ni au Portalet, ni à Oranienburg...

BLUM. – Quand même, je suis étonné que vous ne fassiez pas la part des choses, la part de cette formidable pression de la dictature sur tous et sur chacun, donc sur ce garçon.

MANDEL. – La dictature ? Cet homme en est comptable. On est toujours comptable du mal accompli, quand on ne rompt pas radicalement. On est aussitôt coupable, sans rémission.

BLUM, *un temps, il allume sa pipe, songeur.* – Oh ! oui, je connais la grandeur de cette morale. J’ai été si souvent obsédé par le devoir de m’y tenir ! Et pourtant, j’ai jugé quelquefois, et ce n’était pas forcément facile, que le courage était ailleurs.

MANDEL. – Dans le compromis ?

BLUM. – Le compromis ? Non. Comment dire ? Dans l’énergie de proximité. Je ne vois pas pourquoi vous en refusez le bénéfice à ce soldat que son destin place aujourd’hui à nos côtés. J’hésite un peu à vous en faire l’aveu... Tout à l’heure, après que vous l’avez flagellé et que vous êtes sorti de la pièce avec cette solennité indignée, je l’ai retenu un instant...

MANDEL, *froidement*. – Ah bon?

BLUM. – Oui... et je lui ai dit qu'il ne me paraissait, au fond, pas moins prisonnier que nous. Je lui ai dit que s'il voulait me parler de son pays, des siens, de ses chagrins, je ne lui refuserais ni mon écoute, ni mes conseils. Je le lui ai dit en allemand. Il osera peut-être revenir. Je ne connais pas d'enfant perdu auquel il ne faille pas tendre la main. Je me souviens que Jaurès, un jour...

MANDEL, *doucement*. – Halte!

Il sort un petit carnet noir de sa poche, prend le crayon qui y est attaché, l'ouvre en son milieu et, posément, trace un trait vertical.

BLUM, *souriant*. – Ah oui! J'ai encore un gage! Je me demande par quelle faiblesse j'ai pu consentir à ce jeu... C'est parce que vous m'avez pris par trahison. Ou par le rêve: en fixant comme enjeu ce déjeuner en tête à tête au Café de la Paix, quand nous reviendrons à Paris.

MANDEL. – C'était à dessein, bien sûr. Les boulevards, les théâtres, l'Opéra... Je connais, vous savez, vos nostalgies au plus profond. Le Café de la Paix... La dernière fois que j'y suis allé, je crois que c'était en mars '40, ils m'ont empoisonné avec un œuf à la coque¹. Sous prétexte que j'étais ministre des Colonies, ils avaient dû penser que j'aimais les œufs pourris. (*Sur le ton d'une ironie amère.*) Ils confondaient la Chine et l'Indochine: toute l'ignorance française de la géographie... (*Bref silence puis, avec un flegme retrouvé, sans sourire.*) Cela

1. Historique (entretien avec Jules Jeanneney, président du Sénat, le 19 mars 1940, relaté par celui-ci dans son *Journal politique*, Paris, Armand Colin, 1972, p. 35). J'ai seulement remplacé le Café de Paris par le Café de la Paix.

m'a coûté deux jours de lit, à transpirer sous mon édredon. J'avais pourtant autre chose à faire. Vous voyez qu'il m'arrive de pardonner les offenses.

BLUM. – Tout de même, avec votre jeu... diabolique (*il sourit*), vous avez placé la barre trop haut, ou trop bas. Citer Jaurès moins de trois fois par jour, c'est trop difficile pour moi. Et voyez comme je vous passe Clemenceau...

Il a un geste vers la statue qui est sur la cheminée.

MANDEL, *un temps*. – Clemenceau... J'y pense tellement plus souvent que je n'en parle... C'est d'ailleurs, au fond, un hommage que je lui rends en ne le citant pas. Je suis fidèle à ses pudeurs, son laconisme... Tout ce qu'il fallait pour mettre en scène sa magnifique capacité d'agir...

BLUM. – D'agir? Oui, oui, je sais, ses coups de boutoir, ses foucades, ses emportements... Je me suis demandé parfois s'il ne confondait pas la parole avec l'action.

MANDEL. – C'est souvent la même chose... Tout dépend de la parole. (*Un temps*.) Allons, allons, je n'ai pas le goût de vous chicaner à nouveau sur ce point, aujourd'hui.

BLUM, *après un instant de silence, sur un ton qui paraît soudain presque angoissé*. – Mandel, avons-nous agi? Avons-nous créé? Je veux dire, pour le durable?

MANDEL. – Vous (*il sourit pour la première fois, avec une chaleur inattendue*), je ne sais pas, mais moi j'y suis parvenu quelquefois. Par exemple, quand j'étais ministre des Colonies en faisant construire ces émetteurs en ondes courtes qui vont nous permettre dans quelques minutes (*il tire sa montre de son gousset*) d'écouter le relais de Radio Paris.

BLUM. – Je m'étonne encore que nos maîtres nous aient accordé ce poste, il y a deux mois. Même bloqué sur les stations asservies. Nous l'avions tellement demandé sans succès ! Cela ne peut pas être pour nous convaincre, tout de même. Ils ne sont pas si sots. Pour nous inquiéter sur l'issue de la guerre ? Depuis trois semaines que les Américains ont débarqué en Normandie, la tâche est devenue surhumaine.

MANDEL. – Je ne vous ai pas donné la clef du mystère ?

BLUM. – Non.

MANDEL. – Devinez.

BLUM. – Aucune idée.

MANDEL. – J'ai fait chanter le commandant.

BLUM. – Quoi ? Mais comment ? Mais c'est indigne...

MANDEL. – Mais non : efficace.

BLUM. – Je ne comprends pas.

MANDEL. – Vous le connaissez comme moi, vous avez pu l'observer comme moi. Comment le voyez-vous ?

BLUM. – Comment je le vois ? Vous voulez une fiche de police ? Un brutal craintif. Catégorie fruste. Il doit fréquenter rarement Goethe et Eckermann, malgré la proximité de Weimar à dix kilomètres d'ici. Beaucoup de bière, peu de suc. Il a l'obsession du front russe, dont sa blessure à la jambe l'a protégé jusqu'ici. Il boite bas, plus bas peut-être quand survient l'inspection mensuelle. C'est le moment aussi où il se fait plus tatillon, où il nous harcèle au quotidien. Capricieux pour vérifier que son petit pouvoir dérisoire tient bon. Lâche à la fois par tempérament et par situation.

MANDEL. – Oui, c'est assez cela. Mais il ajoute volontiers de l'eau-de-vie à sa bière. Il y a quelques semaines, il m'a fait venir chez lui. Il s'agissait de nous imposer je ne sais plus quelle vexation nouvelle. Il voulait se donner le plaisir de me la détailler. Le SS qui m'a conduit à sa villa m'a laissé un moment seul dans son antichambre. Il a accroché la laisse de son chien au bouton de la porte et il est allé conter fleurette à la servante, cette grosse fille qui vient parfois faire semblant de balayer ici. La porte qui conduit à la cave donne sur cette pièce. Le commandant devait se croire seul. Soit il a oublié ma présence, soit j'ai été amené là plus tôt que prévu.

BLUM. – Et alors ?

MANDEL. – Je l'ai entendu monter l'escalier de la cave. Il sifflotait. Une chanson à boire, style brasserie de Munich. Sa démarche était plus assurée que d'ordinaire. J'ai reculé d'un pas, je me suis dissimulé dans l'embrasement de la fenêtre. Il a traversé la pièce sans me voir pour aller dans son bureau. Il avait une bouteille de schnaps dans la main. Et j'ai été surpris : sa claudication avait disparu.

BLUM. – Simulateur ?

MANDEL. – Évidemment. Au moment où il tournait la poignée de la porte du bureau, j'ai fait un pas en avant, sans dire un mot. Il m'a vu. Il s'est troublé. Je l'ai regardé fixement.

BLUM. – Je croirais y être. Vous étiez de glace...

MANDEL. – Son trouble a grandi. Vous devinez la suite...

BLUM. – Le poste de radio contre votre silence. Moi, je n'aurais pas pu. Enfin, je ne crois pas.

MANDEL. – Et pourquoi pas ?

BLUM. – Le chantage...

MANDEL, *impassible*. – Dans ce cas, je vais devoir écouter tout seul M. Philippe Henriot. Après tout, vous ne perdrez pas grand-chose (*il fredonne, en chantant faux, l'air célèbre de la BBC*) « Radio Paris ment, Radio Paris ment, Radio Paris est allemand »... Il me semble pourtant que vous pourriez faire une entorse à votre rigueur morale en faveur d'un de nos plus éminents collègues du Palais-Bourbon.

BLUM, *souriant*. – Deux exceptions par jour, matin et soir, c'est beaucoup... (*Mandel allume le poste et tourne le bouton. On entend quelques phrases en allemand, puis il trouve la longueur d'onde de Radio Paris. Fin d'un bulletin d'informations où il est question de la vaillante résistance des troupes allemandes aux envahisseurs anglo-saxons. Puis le speaker annonce :*) « Il est 19 heures 30. Vous allez entendre la chronique de M. Philippe Henriot, secrétaire d'État à l'Information ».

Extraits de cette allocution, ponctuée de brefs commentaires des deux hommes. Puis l'écoute se brouille. Mandel ne réussit pas à la récupérer.

MANDEL. – Après tout, tant pis ! Nous avons eu notre dose.

BLUM. – C'est étrange. Son talent était manifeste, déjà, avant la guerre. Mais maintenant il semble mûri par la haine. Sa rhétorique est habitée par une sorte de détermination sourde.

MANDEL. – Sa trahison est rendue plus odieuse par son talent.

BLUM. – C'est vrai, la souffrance qu'on éprouve à

l'entendre s'accroît d'un sentiment de gâchis. Le gâchis d'une intelligence, le dévoiement d'une énergie.

MANDEL. – Il a perdu la partie. Il le sait. Mais il tient bon. Et son éloquence est une des dernières cartes de Vichy – à Paris. (*Un temps, puis, à voix plus basse.*) Que ne le fait-on taire?

BLUM. – Le faire taire? Quels esprits peut-il encore égarer?

MANDEL. – Il suffit qu'il justifie quelques lâchetés au moment du sursaut final, une dénonciation ultime à l'occupant, une résistance affaiblie, pour que ce talent soit souillé, perverti, ignoble. Mitraille!

BLUM. – Vous le feriez tuer sans trembler? Un acte de guerre, peut-être... mais une punition?... Il faudra demain chasser tous les indignes de la vie publique – mais refuser ces représailles qui dégradent tout le monde. Il faut traquer la part de bonne foi chez l'égaré. Ne jamais oublier les circonstances qui ont contribué à le tromper sur son devoir¹.

MANDEL. – Les circonstances, toujours les circonstances! Mais trop expliquer, c'est bientôt excuser. Et c'est mépriser celui qu'on croit absoudre. C'est lui refuser sa liberté personnelle, qui a pu le faire grand, ou infâme. Laissez donc cela aux malheureux professeurs d'histoire. Et gardez-nous la plénitude du jugement moral, c'est-à-dire politique.

BLUM. – «Moral, c'est-à-dire politique». J'aime votre assimilation.

MANDEL. – Elle vous étonne?

1. Propos dans ce sens dans les papiers de Léon Blum (archives FNSP), cité par Jean Lacouture, *Léon Blum*, Paris, Le Seuil, 1977, p. 499.

BLUM. – Confidemment, il m'est arrivé de vous croire plus cynique que cela. En me gardant d'ailleurs de trop vous en blâmer. Il m'est arrivé de me demander si de mon côté je n'avais pas trop cru, parfois, à la vertu¹.

MANDEL. – Au sens de Corneille?

BLUM. – Plutôt au sens de Calvin... Cette part d'illusions en moi... Peut-être l'ai-je parfois trop complaisamment cultivée. Non sans y trouver quelque confort secret.

MANDEL. — Par rapport aux coquins, que vous n'avez pas voulu débusquer?

BLUM. – Peut-être. Il m'est arrivé sûrement de leur offrir de la sorte un champ plus large à leurs entreprises. Mais le confort était surtout par rapport à moi-même.

MANDEL. – La tentation de la belle âme?

BLUM. – Quelque chose comme cela. (*Un temps.*) Les mains pures ou pas de mains? J'ai entendu souvent Péguy développer ce thème. Jusqu'à la nausée. Il s'en est servi pour nourrir ses haines contre Jaurès. Le débat est éternel. (*Un temps.*) Pourquoi y revenons-nous? Ah oui! Philippe Henriot et comment le faire taire...

MANDEL. – Mitraillette...

BLUM. – La mort d'un homme, même s'il est ignoble...

MANDEL. – Nous sommes en guerre, rappelez-vous. Mitraillette...

BLUM. – Vous me faites froid à l'âme, quelquefois.

MANDEL. – Quand Pétain vous a traîné au procès de Riom,

1. *Ibid.*

j'ai salué, depuis ma cellule, la manière dont vous l'avez souffleté, lui, sa clique et les généraux vaincus en démontrant, avec Daladier, comment le Front populaire avait réarmé la France, et que c'était eux qui l'avaient perdue. J'ai aimé votre violence contenue. Vous n'avez pas oublié ?

BLUM. – Je n'ai pas oublié. Mais Henriot...

MANDEL. – Ma violence à moi serait plus directe que la vôtre. Mitraillette...

BLUM. – Brrr... Voilà qui est sans nuances... (*légèrement ironique*) Le laconisme clemenciste, décidément...

MANDEL. – Que dirait donc Jaurès ?

BLUM. – Il chercherait d'abord des motifs d'être indulgent.

MANDEL. – L'indulgence n'est pas loin de la complaisance...

BLUM. – Oh non ! Il ne les a jamais confondues.

MANDEL. – Il y a tant de mérite à l'intransigeance, tant de facilité dans le compromis...

BLUM, *un temps, il semble presque rêveur*. – Vous me faites songer à la première fois où j'ai vu Clemenceau et Jaurès ensemble. Il doit y avoir tout juste un demi-siècle de cela, en 1894, je crois. Vous étiez en culotte courte...

MANDEL, *coupant*. – Je n'ai jamais porté de culotte courte...

BLUM, *souriant*. – Oui, oui, je sais, déjà un col amidonné avec des gants de filoseille... Moi, en tout cas, j'étais un grand garçon, je venais d'entrer à la *Revue blanche*¹. Et j'étais presque tous les jours au théâtre. Ce soir-là, au Théâtre de l'Œuvre,

1. Il y était critique littéraire depuis 1892.

chez Lugné-Poe, on jouait la nouvelle pièce d'Ibsen, qui se passait dans une ville d'eaux en Norvège...

MANDEL. – *Un ennemi du peuple...*

BLUM. – Vous l'avez vue ?

MANDEL, *d'une voix soudain un peu sourde, dépouillée de son métallique ordinaire.* – Non, j'ai travaillé... plus tard, pour rattraper...

BLUM. – Alors, vous vous rappelez l'histoire : ce médecin qui découvrait que les sources de la station thermale où il travaillait étaient polluées et que les malades repartaient plus malades encore qu'en arrivant. Ce n'était pas le but de l'opération ! Le médecin se précipitait chez le rédacteur en chef du journal de la ville et il en obtenait sans peine la promesse d'un grand titre pour le lendemain.

MANDEL. – Sur quoi, naturellement...

BLUM. – Naturellement le journaliste changeait d'avis, sous l'influence du préfet, des propriétaires des établissements de bain et de l'association des commerçants. Quant au héros, il essayait en vain de réunir des citoyens pour les entraîner et il en recevait des pierres. Tous, sauf un homme ivre, le décrétaient ennemi du peuple. Et il avait ce commentaire : « Il ne faut jamais mettre son meilleur pantalon quand on va défendre la liberté et la vérité ».

MANDEL. – Juste sentence.

BLUM. – Eh bien ! je me rappelle avoir assisté, au moment de l'entracte, dans le foyer, à une discussion entre Jaurès et Clemenceau. Une discussion magnifique, passionnée, qui a rebondi ensuite, à la fin, devant le vestiaire. Passionnée